



**JEAN-LUC MUSCAT**

**VOYAGE  
DU CÔTÉ  
DE CHEZ  
MOI**

LE MOT ET LE RESTE



JEAN-LUC MUSCAT

# VOYAGE DU CÔTÉ DE CHEZ MOI

LE MOT ET LE RESTE

2019



## AVANT-PROPOS

« Flâner, ce n'est pas suspendre le temps mais s'en accommoder sans qu'il nous bouscule. Cela implique de la disponibilité et en fin de compte que nous ne voulions plus arraisonner le monde. »

Pierre Sansot

Sept jours de marche pour se créer un monde, un monde à la fois hors du temps mais aussi dans le temps maîtrisé. Le temps s'écoule doucement, à condition d'ériger la lenteur en système et d'instaurer un espace entre les évènements, les rencontres, les émotions et soi-même. Le temps peut s'appropriiser, devenir un ami, un allié. Le tout est de s'imprégner de l'instant et de se nourrir tant du détail que de l'ensemble de ce que l'on découvre à chaque pas. L'ensemble n'a pas besoin d'être disséqué, il se suffit à lui-même en tant qu'entité intrinsèque. De façon plus terre à terre, le monde que l'on rencontre peut être appréhendé par exemple en plissant les yeux, il devient alors une nouveauté parce qu'on ne le reconnaît plus dans sa réalité, il devient tout autre, en matière de forme, de couleur, de mouvement. La toute relative lenteur de la marche permet, même dans un environnement connu telles les contrées autour de chez soi, de partir en voyage, autrement dit de partir à la découverte de choses insoupçonnées tant dans sa représentation du monde, fut-il proche, que dans la connaissance de soi.

Partir à pied de son lieu d'habitation signifie qu'il n'y a pas de transition entre le bouclage du sac et le premier pas sur le chemin, pas de voiture, aucun train, aucun avion. Point d'intermède, ni anticipation, ni crainte, ni trac. L'immensité du monde est là, l'immensité de la liberté.

Marcher met en évidence sa singularité. Prendre les chemins calmes et parallèles aux routes de ceux qui s'agitent est non seulement une pause, une parenthèse que l'on s'octroie mais également la preuve que ce qui est primordial se situe dans la distance que l'on installe entre le monde frénétique et l'observateur différent que nous sommes devenus.

## 8 JUIN

J'ai quitté mon endroit de campagne avec appétit au petit matin, à l'heure où les chevreuils croisent dans les prés, où les merles commencent à s'activer, où martres et renards rentrent des poulaillers. À l'heure aussi où les tout petits enfants des campagnes se rendent en ville, encore endormis et ballottés par le bus, parce que l'école de leur village n'existe plus. L'autocar me dépasse emmenant le sommeil des écoliers et leurs cheveux ébouriffés.

J'ai lâché les rênes et interrompu cette langueur du quotidien qui nous use jusqu'à la moelle. Mon endroit se trouve à une quinzaine de kilomètres à l'est de Figeac, dans le Ségala profond, celui des terres pauvres et acides peuplées des ombres furtives du passé, celles qu'on a aucun mal à imaginer dans ce pays qui paraît immuable. Quand je pense que nous sommes sept milliards sur la terre, je n'en reviens pas tant mon quartier de nature est désert. C'est l'univers foisonnant des châtaigniers et des grands chênes couvrant de hautes collines, plongeant dans des vallées profondes toutes parcourues par de petites rivières tenaces. Pour s'extirper de là il faut suivre le fil de l'eau, effleurer les eupatoires.

J'ai donc suivi le Berbézou, plein sud, jusqu'au collecteur principal de l'endroit : le Célé. La vallée du Célé, grand axe, concentre une nationale, une voie de chemin de fer et un cours d'eau chargé du limon cantalien. À bâbord la direction d'Aurillac, à tribord celle de Figeac. Je traverse la route au trafic plutôt dense en camions, rendant hasardeuse

la circulation des piétons et des deux roues. Après avoir franchi l'obstacle je ressens un sentiment de satisfaction diffus, je crois que je prends déjà plaisir à évoluer en marge, à quitter l'extrême agitation qui anime notre société hyperactive. La vallée, sombre et jolie, noire comme une contrée peuplée de walkyries, symbolise à elle seule l'ineptie paradoxale de notre modèle économique: conjuguer une voie ferrée à peine utilisée et une route trop fréquentée par les poids lourds... J'atteins le pont qui enjambe le courant et les berges humides sur lesquelles l'observateur attentif, patient, invisible, silencieux, peut contempler la loutre élégante et rare. Celle-ci, opportuniste, brigande, joueuse, ne manque pas de visiter, comme d'ailleurs toute une tribu de hérons et quelques ragondins, la pisciculture implantée trois cents mètres au-delà de la route, en amont de l'affluent. Mais là encore, danger, gare aux engins à moteur, car l'espèce paie de temps à autre son tribut aux dieux vrombissants! C'est le spectacle d'une loutre écrasée sur la route au-dessus des bassins à truites qui m'a révélé qu'une famille de *lutra lutra* vivait dans le secteur.

J'entame une côte, ajuste mon sac qui ne contient que l'essentiel, et l'essentiel est bigrement léger, à quoi bon s'encombrer. La route monte et serpente à travers bois sous un couvert dense au vert intense, le vert stabilisé de la fin de printemps, le vert de l'espérance. Je dérange une buse, elle quitte mollement son perchoir pour s'en aller un peu plus loin, portant en elle, certainement pour longtemps encore, la crainte inscrite dans ses gènes de ceux qui, pendant des siècles, l'ont clouée aux portes des granges en compagnie de ses cousins et cousines de la nuit. Je lui demande pardon pour tous nos méfaits passés, passe mon chemin en accen-



tuant ma pression sur le bâton, donne de l'intention dans chaque mollet.

Vingt minutes plus tard je débouche sur un espace plus ouvert fait de prés et de haies, la représentation parfaite du paysage bucolique façonné par le génie humain d'avant le remembrement. Un troupeau de vaches salers occupe paisiblement la croupe d'une colline dont le corps entier ondule dans la lumière dorée de ce premier matin. Les bêtes rousses me regardent passer, indolentes, la mâchoire animée par ce lent mouvement de rotation qui exprime l'éternité de l'instant et calme nos ardeurs urbaines. Le soleil commence à chauffer, j'ai derrière moi le bleu profond du Nord et devant moi celui, plus délicat et légèrement embrumé, des confins méridionaux. Je supposais déjà connaître l'endroit pour y être passé maintes fois en voiture, mais, comme tous les hommes troncs, je n'y avais vu qu'un pâle reflet de l'extraordinaire et foisonnante réalité de la vie qui explose sur les bas-côtés. Insectes en tous genres, hyménoptères, mouches, papillons visitent et revisitent trèfles, liserons, centaurées, millepertuis, mauves et bien d'autres encore. Seules les leucanthèmes, au sommet des talus, exhibent leur petit soleil sans trop de visites. Il est vrai que les bestioles qui se posent dessus sont minuscules et il faut un œil averti pour les distinguer.

Cela fait plus d'une heure que je marche et j'ai déjà remisé dans ma bibliothèque intérieure les feuillets qui s'y agitaient en tous sens. Leur contenu n'a pas disparu mais l'intention de la marche, et l'immersion dans les choses naturelles m'ont permis de les diriger vers le dossier des affaires à régler plus tard. Mes seules préoccupations, trouver le bon chemin, regarder les alentours, agréable alternance d'étendues